



UN PIANISTE COMPOSITEUR DE TROIS ANS PEPITO ARIOLA

BERG—de l'enseigne, le juchoir préféré des moineaux du voisinage ! Ils y piaillent en toute saison.

Mais, il faut bien l'avouer, c'est la ruelle dite Sous-le-Cap qui semble avoir pour ces étrangers un charme attirant comme l'entonnoir d'une grotte mystérieuse. C'est qu'elle est vraiment étroite et fait penser à une rue de ville ou bourgade arabe, avec le soleil en moins, car cet astre n'y hasarde que fort rarement son " pied blanc et vermeil," comme dit le poète. Les logements, sur un seul côté, se relient par des galeries à des hangars collés aux parois du Cap comme des armoires ; c'est dans ces compartiments... Un disciple de l'auteur de l'*Assommoir* éprouverait là de délicieuses sensations naturalistes. Les galeries sont pavoisées de linge aux vives couleurs attendant le soleil. N'importe, cela est joyeusement pittoresque et fait délicieusement rêver de processions.

Nos cochers de "calèches" connaissent bien cet endroit, et viennent y promener volontiers les Américains épris de ces véhicules antiques, mais commodes après tout. On les voit s'arrêter en face de la brisure de la rue Saut-au-Matelot, dont j'ai parlé tout à l'heure, taper sur l'épaule du cocher comme pour l'encourager, et cheval et "calèche" de s'engouffrer dans ce tunnel qui débouche à la Côte-des-Chiens.

La plupart des Américains (il y en a qui ont des instruments de photographie instantanée) qui viennent nous visiter pendant la belle saison, aiment à se renseigner sur divers points de notre bonne ville, et ils trouvent celui que je viens d'indiquer on ne peut plus curieux, *quaint*, comme ils disent. Ce sont des familles entières qui s'y arrêtent, et on les entend cau-

ser familièrement avec les pompiers du poste. Ceux-ci ont de grands couteaux avec lesquels ils fendent du bois très sec dont ils font des allumettes (non souffrées) qu'ils vendront l'hiver pour la première flambée du matin dans les bureaux de la rue Saint-Pierre. Le coin du poste est assez animé ; on y joue aux dames. Le *Telegraph* de M. Carrel y a des lecteurs et des commentateurs—spécialité des affaires d'Irlande.

Il y a aussi animation mais de courte durée, à l'encoignure du magasin de M. Seeberg. On y observe au printemps un groupe de capitaines suédois et norvégiens avec leurs femmes, ces blondes enfants de la Scandinavie, qui, malgré les périls et les inconvénients d'une longue navigation, ont gardé intacte leur distinction native.

J'ai pris soin de noter un dialogue entre le chef yankee d'une de ces familles voyageuses et quelques flâneurs des alentours.

—Pourquoi, monsieur, appelle-t-on cette rue Saut-au-Matelot ? Saut signifie chute, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur. Quand les Français possédaient cette contrée, les matelots étaient français, je crois... Et ils buvaient comme des matelots, vous savez... L'un d'eux, à ce qu'on rapporte, ayant perdu son chemin—il y en avait si peu là-haut—est tombé ici même sans se faire aucun mal. Toujours le dieu des ivrognes, vous savez...

C'est à ce point du dialogue qu'intervint un autre badaud. Il avait aussi sa légende.

—Permettez, monsieur, dit-il à l'Américain... C'était un chien...

—Le matelot ?

—Écoutez-moi, continue le badaud, que cette dernière question a un peu interloqué. Mon grand-père, qui était tonnelier, m'a raconté qu'on appelait ce chien *Matelot*. C'était le favori des premiers habitants de la ville. Il est tombé de ce cap, et s'est tué.

—Le pauvre animal n'avait peut-être pas bu, remarque en souriant l'Américain.

—Sans doute, réplique aussitôt un des lecteurs du *Telegraph*. La rue cependant doit son nom à une circonstance des plus simples. C'est ici, le long de ce cap, que les gens débarquaient des navires d'outre-mer. Les matelots y faisaient leur premier saut.

N'est-il pas charmant ce mélange de légendes et d'observation vraie de la part de ces bonnes gens ? L'Américain semblait le comprendre, et il riait de satisfaction, tout en tirant sa longue barbe à la Shylock.

C'est ainsi que les coins et recoins de Québec sont connus, visités et appréciés par nos voisins, qu'ils viennent ici en artistes ou en simples voyageurs. C'est, fatigués de la ligne droite, de leurs villes tirées au cordeau, de leurs monotones prairies, qu'ils s'arrêtent avec complaisance en quelques endroits de notre vieille ville où ses habitants ont été forcés en quelque sorte de collaborer au travail capricieux de la nature.

J. AUGER.

BALLADE DU BON MÉDECIN

LIED

Je ne sais qu'une ballade,
Celle que, de l'aube au soir,
Je chante au cœur du malade :
La ballade de l'espoir.

C'est la chanson suggestive
Aux paroles de velours,
Le merveilleux leit motive
Qui calme et guérit toujours.

Subtile thérapeutique
Où tout l'art est contenu ;
Vague science psychique
Qui nous ouvre l'inconnu.

Perdu ! dit le morticole.
Sauvé ! dit le médecin.
Je suis de la vieille école
Qui croit encore au divin,

—Il ne faut pas que tu meures !
Homme, il faut vivre : c'est mieux.
Il ne faut pas que tu pleures !
Mère, regarde les cieux.

La volonté souveraine
Violente le trépas ;
Le sang rebat dans la veine,
Et le mourant ne meurt pas.

La névrose est asservie
Par douceur et par raison.
Le malade boit la vie
Dans la coupe du poison.

Moi, je suis le sous-oracle,
Qui, pour un rien, pour si peu,
Collabore au grand miracle
De la nature et de Dieu.

Vienne la phase critique,
J'ordonne d'aller quérir
Ce porteur de viatique
Qui sait l'art de bien mourir.

Je ne sais qu'une ballade,
Celle que, de l'aube au soir,
Je chante au cœur du malade :
La ballade de l'espoir.

Sur les êtres de souffrance,
Pour qu'ils en boivent le miel,
O tendre, ô douce espérance,
Effeuille les fleurs du ciel.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Pour le peuple, il y a des guerres de passions et de principes ; pour l'homme d'Etat, il n'y a que des guerres d'intérêts.—G.-M. VALTOUR.

Si l'on voulait symboliser le rôle de la France parmi les nations, il faudrait la représenter avec un livre à la main plutôt qu'une épée.—BOMPARD.